

Études littéraires africaines

Amadou Hampâté Bâ : de l'initié peul à l'humaniste oecuménique

Lilyan Kesteloot



Numéro 19, 2005

Littérature peule

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041396ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041396ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kesteloot, L. (2005). Amadou Hampâté Bâ : de l'initié peul à l'humaniste oecuménique. *Études littéraires africaines*, (19), 15–20.
<https://doi.org/10.7202/1041396ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

AMADOU HAMPÂTÉ BÂ : DE L'INITIÉ PEUL À L'HUMANISTE ŒCUMÉNIQUE

On s'est toujours étonné des nombreux amis et collaborateurs européens dont Âmadou Hampâté avait su s'entourer, lui qui était connu pour son africanité sans concession.

Certes, ses racines multiples plongeait dans un territoire triangulaire assez large, situé entre Bandiagara, Kati et Bougouni (Mali actuel). En lisant ses souvenirs d'enfance, on constate que les sources africaines d'Hampâté n'étaient pas exclusivement peules, et qu'il connaissait fort bien les Bambara, les Dogon, les Sonrhäï, auprès de qui il avait grandi dans ces petites villes soudanaises en ce début de siècle. De plus, une curiosité immense, qui se manifeste dès son plus jeune âge, le porte à sortir des limites de la cour familiale pour s'informer de ce qui constituait pour lui, l'autre, l'étranger. Dès sept ans, il est confié à un maître coranique par son très pieux beau-père Tidjani Thiam.

Il sera cependant initié au Nkomon et plus tard au Komo bambara dans la mesure où, comme il le signale, il aurait été exclu de sa classe d'âge s'il avait refusé cette forme obligée d'intégration. Or, Hampâté non seulement voulait tout connaître, mais il voulait participer à tout. Il eut la chance, avec ce caractère, d'avoir une mère commerçante ouverte et diplomate, sachant l'utilité des relations humaines dès qu'on se trouve en difficulté. Son beau père était certes moins souple, mais la tolérance religieuse faisait partie de ses principes. J'attire l'attention sur cet épisode de leur vie qui se passe à Kati : Hampâté décide d'aller à l'église avec un camarade chrétien. Son père Tidjani lui dit seulement ceci : "Ecoute ce que dit le prêtre et accepte-le ; sauf s'il dit qu'il y a trois Dieu et que Dieu a un fils. Dieu est unique et il n'a pas de fils. Prends donc ce qui est bon, et laisse le reste". Et Hampâté explique que son père était partisan de ce conseil du Coran : point de contrainte en religion, la vérité se distingue d'elle-même de l'erreur.

L'éducation qu'il reçut fit donc de Hampâté un être à la fois fortement instruit et enraciné dans l'islam, tout en coexistant sans peine avec d'autres croyances que les siennes. Cette tolérance, il l'apprit au sein d'une famille traditionnelle, qui avait beaucoup souffert il est vrai. Et cela le prépare fort bien à la rencontre de l'Occident, sans qu'il risquât comme tant d'autres d'y perdre son âme.

Il court alors sur les Blancs tant de légendes ! Les enfants les perçoivent comme des diables. Mais la mère Kadîdja fait des démarches auprès du "commandant" qui l'écoute, convoque le père emprisonné, établit le dialogue, et finira de faire de Tidjani son compagnon de chasse. Et sa mère apprend à Hampâté que si effectivement son père avait subi la prison du fait de la loi des Toubabs, il y avait cependant de bons Toubabs et que le commandant de Courcelle qui a obtenu la révision du procès, puis la libération de son père, est un protecteur de leur famille.

Vers 1919, il fut recruté de force, par un fonctionnaire indigène, à "l'école des otages" de la ville. C'était considéré comme une calamité par les bonnes familles autochtones d'envoyer leurs enfants à l'école. Et les deux enfants choisis cette année furent emmenés *manu militari*. Mais tandis que devant le commandant de Bandiagara, le fils du chef Maki Tall hurle son refus et supplie qu'on le ramène chez ses parents, Hampâté est piqué par le discours du commandant qui leur assure que l'école et le français leur permettront d'acquérir pouvoir et richesse. Alors contrairement à son compagnon, le fils de Kadîdja affirmera son désir d'aller à l'école "pour devenir chef". Et comme sa mère va se plaindre auprès de Tierno Bokar, son cousin et autorité spirituelle de la famille, ce dernier l'apaise et lui rappelle ici encore un précepte du Coran, que la science, il faut aller la chercher jusqu'en Chine.

De l'école de Bandiagara à celle de Djenné, Hampâté semble n'avoir gardé d'autres mauvais souvenirs que les brimades de quelques garnements jaloux de son aisance et de son élégance. Car mère Kadîdja ne le laisse manquer de rien. Il apprend rapidement la langue étrangère et se délecte des récitations et chansons qu'il ressort pour la plus grande joie des Blancs à qui il a affaire. Il a vite compris la psychologie du colonial de cette époque : il faut parler le français, dire qu'on aime la France, le prouver par ces chants patriotiques, faire rire le toubab, et tous les obstacles s'aplanissent¹.

L'influence française cependant n'a-t-elle pas été plus loin, chez ce garçon qui a bizarrement passé deux fois son certificat d'études ? Car s'il renonce à poursuivre sa scolarité après le certificat obtenu à Djenné, il reviendra sur sa décision deux ans plus tard... en voyant passer les Normaliens de l'Ecole Ponty, alors située à Gorée. En 1917, Hampâté a 17 ans et va donc représenter en deux ans le Certificat. On ne sait pourquoi celui passé à Djenné ne put être valable. Et de toute façon, il n'ira pas à Gorée, il ne sera pas normalien, bien qu'admis à cette école prestigieuse. Ce fut Kadîdja – encore elle – qui s'y opposa. "Tu as bien assez appris le français comme cela. Il est temps pour toi d'apprendre à devenir un vrai Peul." Tierno Bokar était loin, personne de la famille n'appuya Hampâté. Il se soumit donc et pour la première fois déplut à un grand Blanc, le gouverneur de Bamako, ce qui lui valut d'être envoyé en poste "d'écrivain temporaire à titre précaire et révoquant" à Ouagadougou, autant dire en exil.

Le savoir du Blanc lui avait paru désirable, certes, mais surtout son statut, son pouvoir. A l'époque il y avait très peu de normaliens soudanais et pas d'universitaires. L'école primaire supérieure permettait déjà d'accéder à des postes enviables.

¹ Voir *Amkoullé et Oui mon commandant*, Actes Sud, 1991 et 1994.

A vingt ans Hampâté est considéré comme un “patron”, et suffisamment armé pour se mouvoir avec adresse dans l’univers de l’administration coloniale qu’il ne quittera plus.

Mais l’homme mûr qui raconte les épisodes de sa vie n’a plus d’illusions :

“Ce n’est jamais une entreprise philanthropique, sinon en paroles. L’un des buts de toute colonisation, sous quelques cieus que ce soit, a toujours été de commencer par défricher le terrain conquis, car on ne sème bien ni dans un terrain planté ni dans la jachère. Il faut d’abord arracher des esprits, comme de mauvaises herbes, les valeurs, coutumes et cultures locales, pour pouvoir y semer à leur place les valeurs, les coutumes et la culture du colonisateur, considérées comme supérieures et seules valables.”

Entre les années 1920 et 1940, on sait peu de choses sur Amadou Hampâté Bâ, sinon qu’il occupa plusieurs postes d’interprète. Il a dit ailleurs l’importance de ce rôle durant l’époque coloniale et les différents portraits de ses collègues, Wangrin et autres, qu’il nous a laissés, montrent à l’évidence l’étendue de ses pouvoirs. L’écrivain temporaire et révoqué était arrivé au sommet de la hiérarchie dans son cadre administratif. C’est donc que ses rapports avec les toubabs avaient été positifs.

Cependant tout faillit tourner très mal lorsque les sympathies de Hampâté envers les Hammalistes le rendirent suspect aux yeux des autorités françaises. En 1942, Hampâté n’ayant – à ce qu’il affirme – jamais fait de politique, se trouve pris dans la chasse aux Hammalistes et arrêté. Cependant Théodore Monod – qui avait fondé l’Institut Fondamental de l’Afrique Noire (IFAN), succursale du Muséum à Dakar, puis dans les différentes capitales ouest-africaines – avait rencontré Hampâté et utilisé ses services lors de ses séjours à Bamako. Hampâté l’appelle donc à son secours, quand l’administration de Bamako le menace de prison. Théodore Monod fait alors une démarche auprès du gouvernement de l’AOF et demande qu’on affecte à l’IFAN l’interprète Hampâté Bâ, dont il répondra personnellement, lui Monod. Ainsi, au lieu de moisir en prison ou pire, voici Hampâté devenu chercheur à l’IFAN par la grâce de celui qu’il appelle son “grand fleuve silencieux”. En effet, entre les deux hommes (ils ont quasi le même âge) s’établit un courant spirituel, une fraternité qui se maintiendra plusieurs années. Monod jouant tout de même le rôle de l’aîné comme en témoignent certaines lettres de Hampâté.

C’est durant cette période que Hampâté Bâ, sous l’égide de Th. Monod et dans le cadre de l’IFAN, va récolter l’essentiel des textes initiatiques peuls qui l’ont rendu célèbre : *Koumen*, *Kaidara*, *L’éclat de la grande étoile*, les chants du *Lootori*, et *Njeddo Dewal Ina Baasi*. Ces récits et poèmes lui ont été pour la plupart confiés par le Silatigui Ard’o Dembo Sow de la région de Lingère, au Sénégal, avec qui il parcourut le Foûta Tôro des profondeurs, en tant que chercheur de l’IFAN, mais plus encore comme Peul en quête de savoir ésotérique.

Ces récits, recomposés par Hampâté Bâ à partir de récits oraux, ne furent publiés que beaucoup plus tard : *Koumen* date de 1961, *Kaïdara*, qui fut traduit en anglais, italien et espagnol, de 1968. Le premier traite de l'initiation au pastoralisme, le second décrit le chemin symbolique vers la royauté ; le troisième développe une conception du pouvoir et une typologie originale de l'espèce humaine. Mais ces récits, s'ils sont écrits dans une langue exceptionnellement belle, sont assez difficiles d'accès, et ce parce que "le récit n'est pas l'initiation, il n'est que la corde qui attache le veau au piquet."

Les chants du *Lootori*, qui furent publiés en même temps que *L'éclat de la grande étoile*, évoquaient la grande fête annuelle des Peuls qui les rassemble avec leurs troupeaux autour de la pièce d'eau où se feront sacrifices propitiatoires et purification pour l'année nouvelle. C'est un long poème composé de quatrains, où l'écrivain déploie toute sa virtuosité littéraire, sur une vingtaine de pages.

Enfin, *Njeddo Dewal* est le grand mythe d'origine des Peuls, depuis les villes de Héli et Yoyo, sorte de paradis terrestre, qu'ils durent quitter suite à leur chute dans la débauche. Pour leur punition Dieu leur envoie alors Njeddo Dewal, ce génie féminin calamiteux pourvu de sept filles, qui les poursuivra dans leur exode, jusqu'à ce qu'un héros né parmi eux, Bagoumawel, n'entreprenne de la combattre en maints épisodes et jusqu'à la détruire définitivement. Ce texte mouvementé a été écrit en peul dès 1969 et traduit en français. Ce n'est hélas que la traduction en français qui a été publiée en 1985 aux NEA d'Abidjan. Nous espérons que le manuscrit se trouve toujours dans les archives.

En peul encore il a écrit plusieurs poèmes non publiés, ainsi qu'un conte-roman, *Penda Caanowel* et *Samba Durowel*, inédit lui aussi, et sans doute encore d'autres textes. Il avait, par exemple, commencé à écrire en peul l'épisode de Da Monzon et sa femme peule princesse du Kounâri, épisode qui existe aussi dans l'épopée bambara.

Mais il s'attacha par la suite à mettre à jour son manuscrit sur Wangrin², ainsi que les cahiers qui contenaient ses mémoires et qui furent publiés sous le titre de *Amkoullél* et *Oui mon commandant*. Ces textes en français eurent un très grand succès et masquèrent quelque peu le très érudit savant peul que fut Amadou Hampâté Bâ.

De par son éducation, je l'ai dit, Hampâté était naturellement tolérant. Sous l'influence de Monod il devint œcuménique. C'est lui-même qui nous raconta comment en 1961 il était allé prier sur le Mont Sion, à Jérusalem, en compagnie d'un rabbin et d'un prêtre, afin que soient réunies les trois religions du Livre, dont les fidèles se battaient entre eux...

² *L'étrange destin de Wangrin*, Paris, Presses de la Cité, 1973.

et n'ont pas cessé de se battre jusqu'ici. C'est dire si Hampâté était en avance sur son temps !

A l'Unesco, où il représenta le Mali au Conseil exécutif durant dix ans, il séduisit immédiatement tout le monde. La finesse de ses analyses, l'humour de ses réparties, la bienveillance de son accueil, et par dessus tout sa capacité d'adapter son langage à différents publics et à des situations variées, en firent l'interlocuteur idéal et le médiateur efficace, dans ce carrefour-Tour-de-Babel qu'était l'Unesco des années soixante. C'est là que s'élabore son image de marque qu'il a toujours très bien contrôlée : pour les Africains, Hampâté servait de référence du savoir traditionnel ; pour les Européens, les Indiens, les Américains, il était le Sage de l'Afrique. C'est du haut d'une tribune de l'Unesco qu'il s'écria un jour à la fin d'un discours : "Chaque vieux qui meurt est une bibliothèque qui brûle." Cette phrase fit le tour du monde.

Hampâté utilisa l'Unesco comme une grande caisse de résonance, pour faire passer quelques mesures capitales pour la civilisation africaine. Il fit créer le CELTHO à Niamey, le centre pour la récolte des traditions orales. Il a fait partie du grand projet de *L'Histoire de l'Afrique* dont il rédigea le chapitre sur les traditions orales. Il fut aussi l'artisan initiateur du 1^{er} Congrès sur la transcription des langues africaines à Bamako en 1966, pour ne citer que ces trois entreprises.

Ce fut sans doute à l'Unesco qu'il fut contacté par les Frères Trois Points. Toujours curieux, Hampâté estima que si les Blancs avaient un circuit initiatique, il était utile d'y aller voir.

On s'étonne moins à présent, j'espère, de sa collection d'amis blancs. Je ne citerai pas les Commandants et instituteurs qu'il évoque avec gratitude dans ses mémoires. Mais seulement quelques aînés comme Germaine Dieterlen qui l'accueillit à Paris et l'incita à écrire *Koumen* ; puis J. Daget qui l'aida pour la rédaction de *L'Empire peul du Macina*³. Puis Jean Rouch le cinéaste, Maheu qui l'aimait beaucoup, le docteur Pidoux ethnopsychiatre qui travaillait au Niger, un couple d'ichtyologues de l'ORSTOM à Abidjan ; et Daniel Witman l'Américain qui traduisit *Kaïdara* en anglais ; enfin Marcel Cardaire qui collabora à son document sur Tierno Bokar⁴.

Il nous a appris qu'on peut être infiniment ouvert et disponible, tout en restant soi-même. Il résista d'autant mieux à la fascination de l'Occident qu'il le connaissait bien. Il fit ce que conseillait son père, il en prit le bon

³ *L'empire peul du Macina*, Paris, Mouton, 1962

⁴ *Tierno Bokar, le sage de Bandiagara*, Paris, Présence Africaine, 1957.

et laissa le reste. Ses propres valeurs demeurèrent prioritaires. Il ne douta point de sa culture ni de sa religion mais il avait acquis, pour juger les hommes, cette philosophie souriante, sceptique et impartiale, qui lui permit en toutes circonstances de garder la mesure et l'équité.

Enfin, comme son ami Monod, mais aussi Guenon, Abellio et quelques autres, Hampâté Bâ demeura convaincu jusqu'à la fin que tous les chemins des hommes de bonne volonté d'où qu'il viennent, se rejoignent au sommet.

■ Lilyan KESTELOOT
IFAN, Dakar